
Claude Pannetier et Bernard Pudal (dir.),
*Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde
communiste*

Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2002.

Françoise Simonet-Tenant

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1446>

DOI : 10.4000/itineraires.1446

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 179-183

ISBN : 978-2-296-55744-4

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Françoise Simonet-Tenant, « Claude Pannetier et Bernard Pudal (dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste* », *Itinéraires* [En ligne], 2011-4 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1446> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1446>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Claude Pennetier et Bernard Pudal (dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*

Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2002.

Françoise Simonet-Tenant

RÉFÉRENCE

Claude Pennetier et Bernard Pudal (dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2002.

- 1 L'ouverture et la constitution d'archives diverses (celles du Komintern, de la Stasi ou encore des partis communistes occidentaux) ont permis, depuis 1991, de renouveler notre connaissance du monde communiste et, plus particulièrement, de l'usage des pratiques biographiques et autobiographiques qui caractérise le fonctionnement de l'URSS, de l'Internationale communiste et des différents partis communistes (notamment français et italien). C'est dans cette perspective que s'inscrit l'ouvrage dirigé par Claude Pennetier et Bernard Pudal.
- 2 *A priori*, l'on pourrait penser que la culture des écrits de soi ne trouve pas sa place dans le fonctionnement d'un système idéologique qui prône l'anti-individualisme. L'ouvrage fait voler en éclat cette contradiction apparente, montrant la place essentielle occupée par la culture (auto)biographique dans le monde communiste. La pratique biographique répond à la volonté d'un pouvoir politique de connaître et donc de contrôler les individus. Si les auteurs rappellent que l'intérêt du pouvoir pour la biographie des individus n'est pas propre au communisme mais est indissociable de la construction de l'État moderne, comme l'a clairement démontré Michel Foucault, il n'en demeure pas moins qu'une des spécificités du régime communiste est d'avoir instrumentalisé jusqu'au paroxysme l'écriture de soi. La raison en est assez simple et tient à la redéfinition de l'ordonnement social décrété par le pouvoir communiste. Alors que

le capital économique, comme principe de différenciation sociale, est éradiqué et que le capital scolaire est largement marginalisé, le système communiste impose le capital politique comme essentiel critère de valorisation. Le récit de l'histoire sociale et politique de chacun et sa vérification par le pouvoir deviennent le critère de sélection à partir duquel s'ordonne une nouvelle hiérarchie sociale. Dans un tel contexte, ceux qui épousent la construction sociale et politique de soi, valorisée par le régime et inspirée par le mythe prolétarien, sont distingués et reconnus comme aptes à constituer les contingents des nouvelles élites. À l'autre bout du spectre, il y a ceux qui tentent de résister à l'injonction autobiographique, essayant de maintenir dans le secret d'une écriture de soi clandestine une identité qui échappe aux modèles imposés. Néanmoins, nul ne peut prétendre être totalement à l'abri des investigations, voire des dénonciations, dans un système suspicieux où le *curriculum vitae* le plus orthodoxe peut être pris en défaut.

- 3 L'ouvrage est clairement composé. Une riche introduction analyse longuement l'élaboration progressive, au cours des années 1920, d'un questionnaire biographique de plus en plus précis, lequel scrute les « positions sociales occupées par le questionné, son univers familial, ses ressources culturelles, ses relations sociales, ses responsabilités politiques et ses attitudes aux différents moments de l'histoire du parti » (p. 25). Les auteurs montrent également l'extension de l'autobiographie écrite, pratiquée à l'origine dans le seul Parti communiste bolchevique, aux Komsomols (Jeunesses communistes), puis à des institutions non partisans telles que l'Université, ainsi que la généralisation de l'autobiographie de parti dans le mouvement communiste international.
- 4 Une première partie est consacrée à l'URSS dans les années 1930. Berthold Unfried analyse l'évolution de la pratique de la critique et de l'autocritique dans les milieux kominterniens. L'auteur souligne le caractère ambivalent de l'usage de l'autocritique. Si le lecteur du XXI^e siècle y voit essentiellement un rituel d'épuration et un instrument de terreur politique, l'auteur montre qu'elle eut initialement une autre dimension : l'autocritique était d'abord conçue comme un vecteur de formation de l'homme communiste, appelé à se libérer du moi « petit-bourgeois » et à favoriser en lui l'émergence d'un homme nouveau qui pourrait endosser l'identité de cadre de partie. L'autocritique pourrait donc être, dans une certaine mesure, considérée comme une utopie pédagogique qui, à l'épreuve de la réalité, s'est dégradée en instrument du totalitarisme. Deux chapitres envisagent, sous des angles différents, les procès staliniens. D'une part, Jean-Jacques Marie, analysant le dossier d'instruction de Nicolas Mouralov, donne un exemple révélateur du mécanisme des procès staliniens et montre comment l'accusé, poussé à bout par une longue manipulation, en vient à s'accuser dans les termes qui sont exigés de lui. D'autre part, Véronique Garros s'interroge avec subtilité sur la pratique diaristique massive en pleine terreur stalinienne. Elle y analyse le rapport complexe de cette écriture à une « terreur-sans-nom, au sens premier du terme, au sens où elle refusait de se dire, de s'afficher comme telle » (p. 111). Écriture fragmentaire qui consigne le présent dans son opacité, les journaux personnels se font fréquemment l'écho de la rumeur, privilégient souvent le détail et nivellent les événements. Un large échantillon de postures à l'égard de la Terreur peut être observé, de la posture critique/résistante à la posture enthousiaste/a-critique en passant par l'indifférence. L'on remarque néanmoins l'adhésion étonnante de maints diaristes à la

crédibilité de la figure du Traître dont Véronique Garros rappelle qu'elle s'inscrit dans un système de pensée non plus spécifiquement soviétique mais pluriséculaire en Russie.

- 5 La deuxième partie est centrée sur les autobiographies communistes d'institution à partir des exemples français et italien, avant et après guerre. Claude Pennetier et Bernard Pudal posent une intéressante définition du travail de l'autobiographie de parti : « prise dans les jeux d'une institution-appareil, assujettie peu à peu à une vision cryptomatique de l'histoire, l'autobiographie communiste d'institution, suivant les usages qui en seront faits, est tout à la fois un rite d'institution, le *curriculum vitae* d'un postulant au rôle de fonctionnaire de la révolution, une des pièces d'un dossier d'inquisition possible, un moment privilégié d'objectivation sociologique de soi, un acte d'écriture où se mêlent, selon des combinatoires multiples et chaque fois spécifiques, remise en cause de soi et distance à l'institution. » (p. 123) Les auteurs se livrent à une analyse diachronique du questionnaire autobiographique. Adopté en France au début des années 1930, le questionnaire permet d'abord une relative autonomie de parole, devient pendant la période stalinienne de plus en plus circonstancié, suspicieux et inquisiteur, avant de s'affadir et de se vider de son sens dans la période post-stalinienne. Julien Mischi étudie le contrôle biographique à l'échelon fédéral à travers l'exemple du Bourbonnais (1944-1962). Les chapitres suivants apportent d'autres éléments de réflexion grâce à l'exemple italien. Anne Marijnen analyse les modalités du contrôle biographique exercé dans les écoles de cadres du Parti communiste italien (PCI) entre 1945 et 1956 et montre comment l'autobiographie publique conduit à l'anéantissement du « Je ». Mauro Boarelli, s'intéressant aux autobiographies des militants écrites pendant les cours des écoles du PCI sur la même période, dissèque plus particulièrement l'étape du dépassement de la foi religieuse et suggère que la substitution de la religion par la politique est moins simple qu'il n'y paraît : « un glissement s'opère vers des formes rituelles différentes qui maintiennent avec la religion un rapport étroit bien que dissimulé » (p. 213).
- 6 La dernière partie de l'ouvrage a pour objet l'étude d'un autre type d'écriture de soi, les autobiographies, publiées ou non, de communistes, d'ex-communistes et de dissidents. Claude Pennetier et Bernard Pudal explorent le corpus français de 1930 à 2001 ; Bruno Groppo propose un panorama de l'évolution du genre autobiographique en Italie ; Françoise Mayer étudie les témoignages des communistes tchèques après 1989. L'analyse proposée par Claude Pennetier et Bernard Pudal est passionnante : ils soulignent la fonction matricielle remplie par le récit de Maurice Thorez, *Fils du peuple* (1937). Cette autobiographie apparaît comme le modèle idéal de l'itinéraire du cadre ouvrier communiste. Les autobiographies écrites ensuite ne peuvent ignorer le récit matriciel et elles se situent inéluctablement par rapport à ce modèle fondateur. Les auteurs distinguent trois catégories essentielles de récits : les récits édifiants, variantes au fort caractère stéréotypique de *Fils du peuple* ; les autobiographies distantes, tissées dans la même trame que l'autobiographie édifiante, qui prennent néanmoins une distance analytique par rapport à la trajectoire idéologique suivie ; enfin les autobiographies de rupture provenant d'ex et de dissidents. L'article fournit en annexe le corpus d'autobiographies de « fils du peuple » sur lequel il s'appuie, liste de 153 titres. En guise de conclusion, la dernière contribution de Marie-Claire Lavabre pose la question de la mémoire communiste aujourd'hui, et elle en souligne la dimension complexe et conflictuelle. « S'il y a un enseignement général à tirer de l'observation des mécanismes de la mémoire communiste, c'est que la mémoire, dès lors qu'on la considère dans sa dimension sociale et partagée, est un travail, entendu au sens de

l'interaction entre les politiques de la mémoire et les souvenirs : le souvenir de l'expérience vécue peut, on l'a vu, résister à l'emprise de l'histoire officielle, encore appelée mémoire historique, mais tout souvenir est cependant pris, dès lors qu'il est évoqué, dans des cadres de la mémoire – quels qu'ils soient – qui lui donnent un sens » (p. 310).

- 7 Ce volume collectif qui obéit à un souci d'alternance, réunissant des articles panoramiques et des études de cas précis, de larges perspectives synthétiques et des analyses de détail, permet de mieux cerner la diversité des pratiques (auto)biographiques dans le monde communiste et en souligne les fonctions diverses et, parfois, ambivalentes. Se refusant à tout sensationnalisme, l'ouvrage livre maintes analyses subtiles, révèle la richesse des matériaux disponibles et donne de précieux repères dans un champ d'investigation complexe.

AUTEURS

FRANÇOISE SIMONET-TENANT

Université Paris 13 – CENEL